Inauguration des nouvelles installations de la Bibliothèque nationale suisse

Autor(en): **Comment, Bernard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **104 (2001)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-550038

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Inauguration des nouvelles installations de la Bibliothèque nationale suisse

Bernard Comment

A Berne, en ce jour du printemps 2060

A Monsieur le Directeur de l'Administration Centrale
(copies à Monsieur le Directeur du Département des Recherches sur le Passé Récent
et à Monsieur le Directeur des Ressources Energétiques pour l'Information.)

Monsieur le Directeur,

Le cas par vous soumis à nos services conduit, il me faut d'entrée vous l'avouer, à un échec dont je veux toutefois prendre le temps de vous livrer quelques explications possibles, car nous n'avons pas lésiné sur les moyens, plusieurs de mes collaborateurs se sont donné le relais, des enquêtes ont été menées à échelle internationale, tous les fichiers, y compris les plus archaïques, sur cartes bristol, ont été consultés, épluchés, vérifiés, tout cela en vain.

Vous me parlez, dans vos divers courriers électroniques, pour la personne qui nous intéresse, d'un *écrivain*, mais encore faut-il s'entendre sur le terme, puisque vous n'êtes pas sans savoir que cette catégorie de «l'écrivain» a connu une profonde mutation dans le premier quart du XXIe siècle, quand on a commencé à renoncer à l'impression sur papier, à l'impression tout court, pour des raisons évidentes, tant cela occasionnait des sommes inutiles, et occupait de précieux espaces pour stocker tous ces volumes dormants, promis à un destin incertain, voués le plus souvent au pilon, car voyez-vous, on imprimait encore les textes, sous forme de livres, sans savoir précisément qui les lirait, qui les achèterait, imaginez le gâchis de papier, d'argent, d'énergies, sans parler de l'engorgement dans les institutions supposées, comme nous aujourd'hui, réunir le savoir et les connaissances du monde, un entassement à n'en plus finir, avec des versions successives, et même des brouillons, car nos prédécesseurs rachetaient tous les brouillons, les correspondances, les

carnets, les cahiers, les livres annotés, à peine trouvait-on un bout de graphie que ça prenait de la valeur, certains écrivains en tiraient grand bénéfice de leur vivant, ils préparaient leur postérité, livraient l'ensemble bien classé, et presque commenté par eux-mêmes, un peu comme Saint John Perse pour l'édition de ses œuvres dans la bibliothèque de la Pléiade, une autre forme de bibliothèque celle-là, une collection plutôt, mais terriblement prestigieuse, la consécration, le panthéon sur papier bible, avec toutes sortes de considérations philologiques, de brouillons publiés en des annexes qui prenaient presque plus de volume que l'œuvre elle-même, c'est-à-dire la version définitive livrée par l'auteur, et le plus curieux dans tout cela, excusez cette longue digression historique, et presque archéologique pour nos yeux contemporains de 2060, post-post-post-modernes, oui, le plus curieux, c'est que cet intérêt fétichiste pour les étapes du texte, les notes, les brouillons, les variantes, cet énorme palimpseste de la fabrique du texte, coïncida très exactement avec la mise en place des techniques dont nous sommes les héritiers, à savoir l'informatique pour le dire vite, et les supports électroniques, c'est-à-dire la suppression progressive des traces, quoique dans un premier temps, les plus acharnés à la production de leur propre statue, et il n'en manquait pas, eussent pris la précaution de sauvegarder toutes les étapes, et de procéder à des tirages papier, avec toutes les ratures, mais des ratures propres, nettes, le repentir exhibé, donné en spectacle, livré à la postérité et à ses docteurs en textualité, en génétique littéraire et autres sciences fort prisées pour un temps, mais c'était un artifice, et bientôt ces traces de repentir ont disparu, le palimpseste a disparu, les couches se sont évaporées, il n'y a plus eu que les textes dans leur aboutissement, leur achèvement, j'ai trouvé un jour cette expression, assez curieuse, «la besogne des mots», d'un auteur quelque peu sulfureux, Georges Bataille si je me souviens bien, un bibliothécaire lui aussi à ses heures, et c'est donc au moment où se mettaient en place les instruments de l'immédiat, du définitif, et de l'effacement du temps, que proliféraient comme jamais les archives en tous genres, des piles de papier occupant des kilomètres de rayonnages, il fallait y mettre fin, dès lors que la technique le permettait, et la création littéraire est alors devenue de plus en plus collective, et interactive, on a assisté à la véritable mort de l'auteur déjà pronostiquée à la fin du XXe siècle, l'écrivain a disparu, et ses droits avec, il a fait l'objet d'une dissolution, si l'on veut, tout avait lieu sur écran, en ligne, chacun apportant sa touche, sa pierre, à des édifices en devenir permanent, consultables dans leurs états successifs et jamais clos, une circulation sans entrave ni propriétaire, le triomphe du libéralisme, souvenez-vous, c'est de cette époque aussi, excusez-moi de vous le rappeler, que datent les premières attaques contre la Grande Bibliothèque Centrale dont on a fait aujourd'hui un centre de logement pour les cadres étrangers alliés, oui, les premières attaques, vous me

direz que je fais encore un détour, que je digresse, mais il est bon de savoir d'où l'on vient, rappelez-vous, vous avez dû en voir des images filmées dans les archives de l'audiovisuel, les algarades du grand aboyeur public, le grand dénonciateur, le flatteur des masses, un certain Bloffer, ou Bluffeur, il n'est pas toujours aisé de décrypter les documents sur papier dans leur difficile survie au temps, «u» ou «o» c'est affaire d'interprétation, je dirais plutôt Bloffer, le contexte de peur et de prudence se prêtait à ses grandes déclarations contre l'Etat et ce qu'il considérait comme des gaspillages, il est vrai que les députés de la Chambre avaient déjà, vers la fin du XXe siècle, diminué drastiquement les crédits culturels, car la culture, au pays du concret, est toujours vécue comme un luxe, on y voit au mieux une amusante décoration, au pire une façon déplaisante de couper les cheveux en quatre ou de chercher midi à quatorze heures, en tout cas quelque chose dont on peut sans risque ni honte se passer, et une Grande Bibliothèque Centrale était une cible toute désignée pour le Flatteur Bluffeur en question, tribun populaire tout attaché à la seule consommation quotidienne du papier sous la forme de tabloïds dont il s'arrangeait pour défrayer la chronique, les sommes englouties pour la conservation du papier imprimé au-delà du jour-même lui paraissaient une hérésie et un bon sujet de propagande, de diatribe, d'insulte, et la Bibliothèque dans son extension d'alors a disparu, il reste aujourd'hui, pour nos services, le septième sous-sol, que voulez-vous, les proportions ont sensiblement diminué, après la grande Panne que vous savez, et quand on sait qu'un CD ROM contient plus de 700000 pages de ce qui constituait alors les livres, tout le bâtiment y avait été progressivement consacré, il avait même occasionné le déménagement de l'Office fédéral des blés jusqu'alors logé dans une des ailes, ça aussi c'était un argument de choc pour le grand Bluffeur, qu'on eût osé toucher aux agriculteurs, je vous parle du dénommé Bloffer parce que votre écrivain, si le mot est pertinent, fut brièvement son contemporain, à en croire les dates que vous m'avez communiquées, encore qu'il reste à savoir s'il a commencé son œuvre dans son jeune âge, ou s'il fut un auteur tardif, comme cela arrivait parfois, mais pour répondre à cette question, il faudrait avoir des éléments, des traces, or nous n'en avons trouvé aucune, et que vous précisiez qu'il aurait connu une certaine notoriété, qu'il aurait lui aussi, à sa façon, défrayé la chronique, qu'il aurait, à sa façon, *dérangé*, ne fait qu'ajouter à mon trouble, encore qu'on puisse y chercher une explication possible.

Car il faut en revenir à la Panne, dont on n'a pas toujours bien mesuré les conséquences. Vous vous souvenez que, pendant quelques jours, le continent a vécu une panne générale d'électricité, et que tous les systèmes informatiques ont été affectés, au point de perdre l'essentiel de leurs contenus, d'autant que la panne était doublée d'un virus que certains suspectaient et suspectent encore d'avoir été à l'origine de ce

drame, et ce n'est pas impossible, une attaque des logiciels de programmation des usines et des centrales, puis la contamination gagne l'ensemble des réseaux, le noir total, et l'effacement généralisé à échelle planétaire, en quelques minutes, quelques heures, la mémoire du continent s'évaporait, et nous étions du jour au lendemain convertis en archéologues raccrochés à l'époque du livre et à ses lambeaux demeurés.

C'est alors que les plus hautes autorités ont décidé de ne plus s'encombrer d'un aussi lourd et volumineux passé. On a mis en place des commissions, et la première décision fut de réduire les grandes œuvres, de les résumer, comme cela était d'ailleurs une pratique courante dans l'Antiquité, où les aèdes, inspirés par la déesse Mnémusuné, Mémoire, se chargeaient de résumer et de conserver une trace réduite, essentielle, des grands textes, mais il restait encore beaucoup trop de choses pour une société qui, comme celle de notre XXIe siècle, voulait déstocker massivement, de nouvelles commissions ont donc été mises en place, pour décider de ce qu'il fallait conserver, et de ce qu'on pouvait abandonner à l'oubli, différents critères entrant alors en considération, la reconnaissance par les pairs, le succès public ou non, le genre littéraire aussi, la poésie occupant moins de place que le roman, et offrant du coup plus de possibilités d'être conservée intégralement, et puis, bien sûr, la morale, les opinions politiques, idéologiques, l'image de notre société dont ces textes ou ces auteurs seraient porteurs pour la postérité, et il faut bien admettre qu'une certaine censure ait alors pu être exercée, rien d'officiel, mais vous savez comment vont les choses, la mémoire de tout individu est sélective, et l'on préfère se souvenir des choses agréables, gratifiantes, et non par exemple de ces *Nestbeschmutzer*, de ces cracheurs dans la soupe qui ont fleuri si longtemps et qu'on aura ainsi éliminés en douceur, ce qui pourrait être le cas de votre «écrivain», dont vous dites, dans votre avant-dernier courrier électronique, qu'il aurait aujourd'hui encore des admirateurs, ou des adeptes, ou des fidèles, qui seraient sur le point de s'agiter, on craint des mouvements, en haut lieu, une recrudescence de propagande subversive pour reprendre vos termes, et nos autorités voudraient savoir de quoi il retourne, or il est vrai que dans ces cas-là, la dimension politique est rarement absente, et tout porterait à penser que si l'on ne retrouve plus trace de votre écrivain dont vous affirmez pourtant qu'il aurait connu une certaine notoriété de son vivant, c'est qu'une quelconque commission *ad hoc* l'aura estimé dangereux ou inutile pour les générations à venir et l'aura donc retiré des catalogues et des fichiers, alors que certains privés auraient conservé des copies, et les feraient à nouveau circuler avec des intentions troubles, mais je suis personnellement plus enclin à penser que nous sommes en face, si je puis dire, d'une simple et banale victime de la Grande Panne, un de ces nombreux écrivains habités par une foi aveugle dans le Progrès technique et qui écrivaient directement sur clavier pour faire ensuite

circuler leurs œuvres à travers la toile, on appelait ça la toile, à l'aube de notre siècle, paraît-il, et ils avaient même des sites, ces écrivains post-modernes, on en a retrouvé quelques-uns, miraculeusement épargnés, du beau travail promotionnel, avec photos, projets, coupures de presse, bio-bibliographie, annonces de séances de dédicace en librairie, et considérations de toutes sortes, parce que les écrivains se croyaient alors autorisés, semble-t-il, à intervenir sur les questions générales de société, ils donnaient leur opinion et la faisaient circuler, quoique occupés prioritairement à l'édification de leur propre image, de leur création, à ce rythme il n'y aurait bientôt plus eu besoin d'une Bibliothèque centrale, le réseau était spontanément nourri et entretenu par les auteurs eux-mêmes, jusqu'à la Panne, et après, vlouf, le grand coup d'éponge, on n'a pu que reconstruire de bric et de broc, à partir des vestiges quand il en restait, si cela peut vous rassurer nous nous trouvons actuellement devant 364 demandes sur des écrivains auxquelles nous ne savons donner aucune suite ni réponse, des demandes émanant d'institutions étrangères, ou d'universités, de quelques interlocuteurs privés aussi, ou de parents plus ou moins éloignés de l'écrivain, mais le vôtre est le seul à prendre un caractère politique et presque officiel même si vous avez bien précisé dans chacun de vos courriers électroniques que votre démarche était strictement officieuse, et pour tout dire confidentielle, ce qui restreint aussi notre champ d'investigation, et nous sommes donc amenés, Monsieur le Directeur, à clore ce dossier sans y avoir apporté de réponse satisfaisante. L'époque panoramique des Bibliothèques est révolue, nous nous trouvons fort isolés dans notre septième sous-sol, parfaitement équipé en moyens techniques mais pauvre, si pauvre en ressources humaines comme on disait autrefois, j'ai quarante ans, Monsieur le Directeur, je suis un enfant de la Grande Panne, et je me dis parfois que je me suis trompé de métier, que ça n'a pas de sens de travailler sur des lambeaux de mémoire qu'il faut encore réduire et formater strictement à la lumière des néons, il y en a d'ailleurs un qui clignote, de néon, ce qui fatigue beaucoup les yeux au bout d'un certain temps, oui, j'en profite pour vous dire que je suis las de croupir dans ce sous-sol de compression des données, alors que les Grands Bluffeurs et leurs successeurs auront toujours, eux, leur tribune ou leur podium en rez-de-chaussée ou en plein air, à la lumière du jour. Certes, mes collègues me rappellent l'exemple d'Alexandrie, dont la mythique bibliothèque fut constituée à partir de témoignages, on y transcrivait, en les résumant souvent, des récits oralement transmis de siècle en siècle, on passait de la mémoire cérébrale à la mémoire de la trace écrite, mais je me demande si l'heure n'est pas venue de renverser le mouvement, et de passer ou repasser de la trace écrite, fût-elle virtuelle, à la mémoire cérébrale, pour se garantir de toute défaillance technique. Voilà pourquoi je vous propose – car il faut toujours tirer les leçons d'un échec –, je vous propose donc de créer quelques

postes supplémentaires d'un genre nouveau, une dizaine devrait suffire, pour engager des transmetteurs de données, c'est-à-dire des personnes, encore assez jeunes, et dotées d'une mémoire exceptionnelle, qui seraient à même de sauvegarder dans leur tête, par cœur comme on dit, les œuvres majeures, les fondamentaux, pour les transmettre en temps voulu, ou les régurgiter en cas de nouvelle Panne, et là, il faudra distinguer deux catégories chacune fort utile et donc complémentaires, d'un côté la mémoire libre, créatrice, qui sait se réapproprier l'idée générale d'un roman, d'un mythe, d'une légende, pour y broder son propre motif au besoin, ou produire une variante tout en gardant la portée générale, dans la tradition helléniste, et d'un autre côté la mémoire précise, du moindre détail, telle qu'elle est indispensable par exemple à la poésie, jusque dans la ponctuation, souvenez-vous de Baudelaire à son imprimeur, vous auriez pu changer tous les mots, mais une virgule, non, jamais, et c'est alors une mémoire parfaite dont on a besoin, une mémoire systématique qui n'a toutefois pas besoin d'être intelligente, qui n'a pas besoin de penser, car penser, c'est oublier les différences, c'est généraliser, abstraire, le contraire de ce personnage de récit moderne lui aussi doté d'une fabuleuse mémoire mais assailli, submergé de détails, au point qu'il était gêné que le chien de trois heures quatorze (vu de face) eût le même nom que le chien de trois heures et quart (vu de profil). Le contraire aussi des copistes de Salamanque, une sacrée bibliothèque celle-là, où l'on promettait l'excommunication à quiconque détériorerait les volumes, et les copistes, on les prenait analphabètes, ils recopiaient à la lettre, mais à la vue, autant dire à l'œil, les textes sacrés dont ils ne devaient surtout pas comprendre le sens, et pour être tout à fait sûr de garder le secret bien enclos dans la bibliothèque, on leur coupait ensuite la langue… Evidemment, nous n'en ferons rien avec les transmetteurs de mémoire que je vous propose d'engager, car nous sommes dans un pays démocratique, respectueux des individus et de leur intégrité physique… Il faudrait au demeurant que les deux catégories de mémoire soient équitablement repourvues, et je me suis d'ailleurs demandé, en regardant des photos du début du siècle, à quelle catégorie appartenaient les gens studieux et à l'air si sérieux, si inspiré, qui fréquentaient les bibliothèques d'autrefois, d'avant le désastre du Grand Bluffeur : mémoire intelligente ou mémoire scrupuleuse ? C'est une autre question, trop vaste pour nous, ou pour aujourd'hui.

Enfin, un mot sur votre dernier envoi, urgent. Vous me demandez de me mettre en contact avec les services des archives d'état-civil pour essayer de reconstituer des éléments biographiques de votre écrivain. Mais vous devriez savoir, Monsieur le Directeur, que les écrivains, comme l'a bien dit le poète Octavio Paz, n'ont pas de biographie : c'est leur œuvre qui tient lieu de biographie. En la circonstance, ça ne nous avance pas beaucoup.

Post scriptum. J'ai retrouvé sur mon écran, dans un dossier joint, un texte que m'avait envoyé un de nos correspondants étrangers lors de nos échanges qui ont immédiatement suivi la Panne, il s'agit d'un court récit, intitulé *Le Témoin* si je ne me trompe, et l'auteur est un auteur du monde, et si je vous dis du monde, c'est qu'il est né ici, par exemple au fin fond de l'Amérique Latine, il a aussi vécu là, par exemple à Paris, et il est mort ailleurs encore, disons à Genève, ça nous ramène chez nous, et voilà ce que dit ce récit, la fin de ce récit plutôt, j'ai découpé et recollé les dernières lignes, et je me dis, Monsieur le Directeur, que la littérature sert aussi à cela, une consolation et une sagesse, oui, une leçon de sagesse que nous avons à méditer peut-être. Voici ces quelques lignes, avec l'expression de mon profond regret et non moins profond respect, Monsieur le Directeur:

Des faits qui peuplent l'espace et qui touchent à leur fin quand quelqu'un meurt peuvent nous émerveiller. Cependant, une chose ou une infinité de choses meurent dans chaque agonie, à moins qu'il n'existe une mémoire de l'univers, comme l'ont supposé les théosophes. Le temps connut un jour qui ferma les derniers yeux qui virent Jésus-Christ. La bataille de Junin et l'amour d'Hélène moururent avec la mort d'un homme. Qu'est-ce qui mourra avec moi, quand je mourrai? Quelle forme pathétique ou insignifiante perdra le monde? La voix de Macedonio Fernandez, l'image d'un cheval roux dans le terrain vague entre Serrano et Charcas, une barre de soufre dans le tiroir d'un bureau d'acajou? (Borges, *Le témoin*)

A quoi j'ajouterai, Monsieur le Directeur, et là j'en aurai vraiment terminé, l'évocation du *Myriobiblion* de Photius, patriarche de Constantinople qui s'était adonné à une compilation d'autant plus précieuse qu'environ quatre-vingts d'entre eux ont été perdus et nous seraient, sans lui, complètement inconnus. Ce n'est donc pas pour ce que nous aurons à jamais abandonné dans le désastre de la grande Panne qu'on se souviendra de nous, dans les siècles à venir, mais pour ce que nous aurons réussi à sauver, à préserver, contre l'effacement, et contre les vociférations des grands Bluffeurs. A bon entendeur, salut.[1]

Bernard Comment (Paris), romancier et nouvelliste. Il a publié plusieurs romans ou récits, – L'Ombre de mémoire *(Prix de la République et Canton du Jura), 1990,* Florence, retours *(1994),* Eclats cubains *(1998) – et le recueil de nouvelles* Allées et Venues *(Prix de la SJE, 1992).*

NOTE

[1]Texte prononcé à l'occasion de l'inauguration des nouvelles installations de la Bibliothèque nationale suisse à Berne, le vendredi 8 juin 2001.